

07. La piste indomptable (suite)

Je me réveillai au matin, fourbu et avec une telle gueule de bois qu'on aurait pu jouer aux fléchettes avec, sans que j'y trouve à redire.

La journée allait être d'autant plus rude que j'allais mettre un point d'honneur à être à l'heure à l'embauche, comme l'imbécile que j'étais. On n'oublie pas, en une nuit, une vie de ponctualité servile.

Gonflé d'un bel optimisme, je me levai et titubai jusqu'à la douche pour me remettre les trous en face des yeux et laver cette vase noire qui couvrait mes jambes jusqu'à la hauteur des mollets. Bon Dieu, quelle biture !

Les choses sérieuses allaient commencer avec la construction du barrage proprement dit. Dorénavant il allait falloir bousiller la montagne à coups de dynamite.

J'avais oublié les états d'âme de ma première visite dans les gorges. J'allais faire mon boulot et ensuite je taillerai la route, c'est le cas de le dire, en faisant une croix sur les Mamelles.

Certains vont penser que je m'étais enrichi d'expérience, pendant ces quelques semaines. De leur point de vue, ils auront raison.

Pour ma part, je pense que les problèmes insurmontables que j'avais imaginés avant le début du chantier existaient toujours : je ne les avais pas résolus car ils ne s'étaient pas présentés.

Ce que j'avais accru, ce n'était pas mon expérience mais mon arrogance. Je m'étais habitué à travailler mal et je m'étais accoutumé à ce que les choses le tolérassent. Si j'avais effectué ce travail en métropole, j'aurais fait les gros titres et vous en ririez encore.

Mais il restait des occasions de faire rire à mes dépens et tout espoir n'était pas perdu de revoir ma hure en première page.

Ce fut Riton qui m'apporta la dynamite et il y avait une bonne raison à cela : c'était le boutefeux officiel de Bidon depuis que

Joseph Arawa, le vieux mélanésien qu'il collait comme rémora depuis ses douze ans, s'était transformé en lumière, un jour que la mèche avait fait long feu.

Je ne vous raconte pas l'explosion de rire qui secoua Bidon ce jour-là, après cette dernière boutade du boutefeux : on attendait cela depuis si longtemps : quand se faisait entendre un tir de mine, il était de bon ton de toquer du coude celui de son voisin, de lever ensemble le regard vers le ciel en s'exclamant :

– Tiens, un Joseph Arawa migrateur : l'hiver sera précoce !

Et le vieil Arawa, à chaque tir réussi, pouvait soupirer de soulagement, non pas d'être toujours vivant, mais de n'avoir pas provoqué le rire chez les Bidonnais.

Alors imaginez la joie qui inonda les curieux venus voir sauter les rochers de la rade quand ils virent monter dans le ciel le corps de l'infortuné boutefeux au moment même où ils criaient : "tiens, un Arawa migrateur ! ".

Ce pauvre homme faisait un métier suffisamment dangereux. Il aurait mérité de mourir simplement en confondant une mèche lente avec un cordeau détonant. Était-il nécessaire de rajouter à son stress l'appréhension de faire naître l'hilarité à ses dépens ?

La crainte d'une mort ridicule est une chose qui m'a toujours turlupiné. Aussi honnête, intègre et exemplaire qu'il ait pu être votre vie, il y a des morts qui vous gâchent une existence sans l'avoir mérité et qui vous conchient la nécrologie sans espoir de vous en remettre jamais.

Mais bref, pour en revenir à Joseph Arawa, l'ancien boutefeux de Bidon, il ne méritait sûrement pas de mourir dans le ridicule car lui au moins, il avait tout fait pour tenter de l'éviter.

Quant à Riton, la première fois que je le vis aux Mamelles, ce fut lorsqu'il vint faire sauter le rocher qui avait envoyé Gavalardo au tapis.

Nous avons réussi à extraire le bull de sa fâcheuse position à l'aide d'un petit chargeur que nous gardions sous le coude. Il lui traça une piste et une plate-forme grande comme la place de la

Concorde, où l'engin put manœuvrer sans risquer de rouler cul par-dessus tête dans le ravin.

Je ne vous dis rien de la gueule de la montagne après le travail ! Si un écolo avait vu ça, il nous déclarait le Djihad. Mettez-vous à sa place ! Le bordel que nous avons foutu pour réparer la connerie de Gavalardo !

Lorsque nous quittâmes la place, il fallait les antibrouillards. Vous vous seriez cru sur une plage somalienne, tellement il y avait de poussière rouge qui flottait sur le paysage.

Que voulez-vous, Gavalardo n'aimait pas le vert : on ne peut rien contre ça ! De toute façon il n'y avait pas d'écologiste et nous pouvions nous en donner à cœur joie pour éventrer la montagne.

Quand Riton arriva, ce fut avec Anita et la dynamite. La montagne n'avait plus qu'à trembler. Il me semble qu'en ce qui me concerne, j'aurais manipulé la dynamite avec moins de désinvolture que lui.

Il avait plus d'égards pour manœuvrer Anita. Il est vrai que je ne connaissais vraiment ni l'une ni l'autre. Il devait savoir ce qu'il faisait. Il employait à l'endroit de la donzelle des précautions d'artificier, ni plus ni moins que si elle avait été un flacon de nitroglycérine.

C'est avec des pincettes de huit mètres de long qu'il s'adressait à elle et à chaque fois qu'il levait le petit doigt il nous regardait avec inquiétude : n'allait-elle pas lui exploser dans le nez sans crier gare ?

– Non, ça va fils : elle bout, elle siffle mais elle ne pète pas !

Il y a des gens qui sont comme les Cocotte-minutes : tant qu'on les entend rougner, ça va mal mais il n'y a rien à craindre. C'est quand ils se taisent qu'on se sent mal à l'aise : on ne sait jamais si ça plane pour eux ou s'ils sont au bord de l'apoplexie. Il y en a qui cachent tellement bien leur jeu que ça vous fait une peur bleue quand ils explosent. Et tout ça par pure perversité. C'est la différence qu'il y a entre un moteur à explosion dont la

rage se transforme en travail et un cocktail-Molotov qui n'est fait que pour vous emmerder.

Il aurait fallu que vous vissiez la tronche qu'elle tirait quand ils arrivèrent tout poussiéreux à la tribu.

Gavalardo leur avait filé une Jeep. Les premiers kilomètres avaient été merveilleux pour Anita : tu parles, rouler en Jeep, c'est classe ! Quand elle eut suffisamment bouffé de poussière et pris de coups au bas des reins, elle comprit pourquoi certains préféraient les berlines sur coussin d'huile.

En partant de Bidon, elle avait été folle de joie quand elle avait vu comment Riton était habillé : le bleu de chauffe, quelle trouvaille ! Voilà une mode à lancer pour sortir en boîte.

Le trajet avait commencé dans la gaieté et puis il avait cessé d'être drôle pour finir par être une vraie galère en arrivant aux Mamelles.

En même temps, elle avait compris que Riton n'avait entrepris aucune recherche vestimentaire : il était venu travailler. Un point c'est tout. Elle n'avait pas essayé de lui cacher à quel point il avait baissé dans son estime. Un mécanicien, voilà tout ce qu'il était. Et si au moins il avait porté une cotte dégriffée...

Quant à Riton, il n'avait rien compris du tout à cette disgrâce. En fait, il ne cherchait même pas à comprendre. Il avait pris Anita comme elle était, c'est à dire chiante. Les petites brimades perverses dont il était l'objet constant devaient, selon lui, faire partie de l'amour.

Quand ils arrivèrent à la tribu et que la petite marmaille noire avait sauté dans les bras de Riton, l'escaladant de toutes parts pour venir s'installer sur ses épaules et profiter du point de vue, Anita était entrée en transe et, comme une furie, elle s'était mise à gifler tout ce qui passait à portée.

– Si un seul de ces macaques me touche, je ne réponds plus de moi ! – hurla-t-elle.

Et pourtant, la marmaille s'en fichait éperdument. Des tartes dans la gueule, ils en avaient bouffé d'autres. Ils n'en avaient que

pour Riton. C'est fou ce que les gosses appréciaient le géant mou. Surtout lorsqu'il sortait des détonateurs de ses poches et qu'il en faisait la distribution, comme si c'étaient des berlingots.

Leur grande joie était de les lancer au feu, le soir, à la veillée, quand ils faisaient la fête ou quand Riton arrivait. Depuis que deux ou trois cases s'étaient ouvertes en deux, les anciens en avaient proscrit l'usage à l'intérieur.

Pour faire leurs gamineries, les jeunes organisaient alors de grands feux de joie au centre du cercle des paillotes, autour desquels toute la tribu finissait par se retrouver.

Les vieux, tout en ayant l'air de désapprouver pour couvrir leurs arrières, ne pouvaient retenir des glapissements de joie lorsque, de proche en proche, un détonateur explosant, une souche de niaoulis prenait son essor dans la nuit étoilée, laissant derrière elle une longue traînée d'étincelles.

Parfois, suprême friandise, Riton leur refilait de la mèche lente. Il fallait voir les gamins fous de joie galoper au rivage, avec leurs bombes à retardement, pour y emmerder les poissons qui n'allaient pas tarder à se retrouver flottant le ventre au soleil.

Alors qu'Anita et moi n'étions que des attractions, Riton, lui, était pour les gamins comme un jeune oncle en qui leurs parents avaient toute confiance et qui les initiait le plus gravement du monde à toutes les conneries de l'existence.

Mais cela, ce n'était pas vraiment le genre d'Anita : qu'avait-il à gagner à fréquenter ces gens-là ? Il n'avait qu'à faire son boulot et à rentrer à Bidon.

Son boulot, Riton s'y attela à peine avait-il débarqué. Je le conduisis à l'endroit stratégique et le laissai envisager les choses.

C'est fou ce qu'il ressemblait à son père quand il fit le tour du rocher, quand il renifla et en goûta les débris, hochant la tête et s'essuyant sur son pantalon, et surtout quand il murmura : « Pas de problème, c'est du gâteau ! », avant d'aller débarquer son matériel et donner ses ordres aux manœuvres.

En réalité, la préparation n'était pas du tout du gâteau car avant de faire tirer la mine, il fallut commencer par percer des trous. Il y passa la journée avec ses acolytes. Le soir, il était blanc de poussière de roche mais il était content.

Une qui tirait la gueule, c'était Anita. Elle avait dû s'imaginer je ne sais quoi au sujet des tirs de mine, que c'était comme des feux d'artifice qu'elle pourrait admirer du coin de l'œil, allongée à l'ombre, dans un hamac tendu entre deux cocotiers et Riton avançant vers elle en faisant tinter la glace dans son drink et lui disant : « Eh, baby, on va en tirer une belle bleue, laisse un peu tomber ton roman et ouvre grand tes yeux de biche », ou des conneries comme ça.

Au lieu de cela, elle avait passé la journée au soleil, assise dans la Jeep qu'elle n'osait pas quitter. Pas question pour elle d'aller se risquer sous l'ombre des arbres d'où un serpent pouvait lui glisser dans le dos, ni de s'asseoir sur l'herbe drue, en compagnie de ces saloperies de fourmis électriques si petites qu'elles arrivaient à s'insinuer dans la culotte la plus étanche et dont la piqure fulgurante vous faisait vous gratter jusqu'au sang.

Pas question non plus de se risquer dans les fougères où des truies sauvages, mauvaises comme des teignes, pouvaient avoir fait leur nid, ou bien sur ces brindilles craquantes qui vous sautaient au nez comme des pièges à loups.

Aussi avait-elle pris un sacré coup de vieux, Mouchardasse, avec la farine de roche qui s'était déposée dans ses cheveux, sur ses sourcils et sur sa peau, sauf aux pliures.

La sueur, en dégoulinant sur son front et sur ses joues lui donnait un air de vieille poupée tragique, quand elle se regardait dans le rétroviseur de la Jeep.

Mais elle s'était contenue toute la journée, ne pensant qu'à la douche fraîche qu'elle allait prendre en rentrant à la tribu et qui allait la laver de toute cette sueur et de cette poudre qui faisaient sur elle comme un empois salé.

Le choc, lorsqu'elle demanda à Riton de lui montrer la salle de bains ! Il la mena derrière la case et lui présenta fièrement le réservoir rouillé qui gouttait sur un caillebotis gluant à travers lequel se déroulaient les anneaux verts et rouges d'une herbe grimpante.

Elle était sûre de prendre la cuve sur la tête à la première traction qu'elle exercerait sur la chaîne de chasse d'eau, tant le châssis sur lequel elle reposait semblait bouffé aux vers.

Elle s'était imaginé que la case où elle dormirait ressemblerait à celles du club de vacances, sur la plage de Bidon. Le principe en était le même, c'était l'état de vétusté qui changeait.

Moi-même, qui ne suis pas bégueule, j'avais eu quelques surprises, les premières nuits que j'avais passées à la tribu. Par exemple, une chose que je m'étais bien gardé de refaire, c'était de secouer le toit ou d'ébranler les murs : vous ne pouviez pas prévoir ce qui allait tomber des feuilles de palmier tressées ou ramper hors des crevasses.

De même avais-je pris la bonne habitude de pendre mes vêtements à une ficelle et de les secouer soigneusement avant de les passer. Et pas seulement à cause de la poussière.

Moi qui n'ai jamais aimé faire ma vaisselle le soir, je m'étais vu contraint de la faire, du moins les premiers temps : par la suite, avec l'habitude, la flemme et la fatigue, je m'étais accoutumé à ce que les bernard-l'ermite gros comme des ballons de hand la fissent à ma place. Je ne vous raconte pas le boucan ! Vous auriez juré qu'il se jouait une partie de pétanque endiablée dans les casseroles posées sur la pierre d'évier.

Il faut vous dire que les bernard-l'ermite de Bidon, ça n'a rien à voir avec ceux que vous emmerdiez sur les plages de vos vacances bretonnes. Vous prenez un bigorneau de cet acabit sur le pied et vous terminez le circuit en chaise roulante.

Mais, me direz-vous, s'il suffisait d'empêcher ces bestiaux de venir faire le bordel, pourquoi ne pas tout bonnement fermer la porte de la case ?

C'est une bonne idée, mais je l'avais abandonnée la première fois où, dégringolant du toit et me sautant sur le ventre à m'en couper le souffle, un rat de cocotier gros comme un garenne mena la sarabande toute la nuit pour trouver la sortie.

Alors vous imaginez aisément le concert de hurlements qui nous tint éveillés, la première nuit où Anita coucha à la tribu.

Le lendemain elle boudait. Elle resta dans sa case quand nous partîmes avec Riton pour faire sauter la montagne. Il avait l'air d'avoir chassé la scolopendre toute la nuit, une lanterne dans une main, une godasse dans l'autre et la rombière piaillant dans les oreilles. Crevé, le gars !

Nous nous rendîmes à pied d'œuvre et Riton se mit au travail. Il commença par enfiler du cordeau détonant lesté de petits cailloux dans les trous de mine.

La veille, il avait pris la précaution de les recouvrir avec des petites pierres plates pour qu'un imbécile dans mon genre ne vienne pas les boucher avec je ne sais quoi.

Mine de rien, c'est le cas de le dire, il avait bien travaillé avec sa perceuse. Les trous avaient bien six mètres de profondeur.

Le cordeau mis en place, il enfila les bâtons de dynamite qu'il força jusqu'au fond à l'aide d'une longue tige de fer à béton. Il termina le bourrage avec de petits cailloux et de la terre humide qu'il tassa soigneusement. Il y avait une vingtaine de trous, cela lui prit une bonne partie de la matinée.

Il réunit enfin les différents cordeaux détonnant en un bouquet et lia cette botte avec un brin d'osier. Sur le cordeau du milieu de la botte, il fixa un détonateur auquel il adapta cinquante centimètres de mèche lente.

Entre nous, c'était peut-être suffisant mais si cela avait été de moi, comme on dit, j'en aurais mis dix mètres de mieux pour avoir le temps de courir me cacher sous mon lit, dans ma case fermée à double tour.

Mais lui, calme, il te me faisait tout ça en sifflotant, mesurait ses longueurs de mèche, coupait ses cordeaux, bourrait ses

mines, crachait dans ses mains comme s'il avait fait ça toute sa vie.

Vers midi, tout fut prêt et il m'ordonna d'aller à la voiture, à dix mètres de là, sur la piste, pendant qu'il disposait des fagots sur les têtes de mines pour arrêter les cailloux, au cas où il leur prendrait envie de voltiger.

Pensant gagner du temps, je fis demi-tour et attendis, moteur ronflant, imaginant voir mon Riton débouler à toute allure et monter dans la voiture à la volée : fouette, cocher !

Au lieu de cela, je le vis, dans le rétroviseur, descendre posément le talus et se diriger vers moi.

– Merde, il a oublié les allumettes ! pensai-je.

Soudain, mon petit cœur eut une ratée comme cela arrive parfois. J'eus l'impression d'être dans un caisson dont on refermait brusquement le sas. Cela me fit comme une poussée interne, un ébranlement feutré de tous les organes, le même genre de sensation que vous ressentez quand vous êtes à deux mètres des baffles et qu'on a poussé sur les graves : vous n'entendez rien, c'est plutôt l'air qui se déplace. Cela fait un vibromassage en profondeur qui n'est pas désagréable. Je mis plusieurs secondes pour comprendre que la mine en était la cause.

– Alors, c'est raté ? – demandai-je à Riton.

Il fit non de la tête et me demanda seulement de pousser la voiture. Je lançai un coup d'œil vers le front de taille : rien n'avait changé.

Il avait beau dire, c'était raté, voilà tout ! Il allait falloir se refarcir la séance de tire-bouchon dans la roche, sans aucune autre garantie que le savoir-faire de Riton. C'est du gâteau !

Ah, c'était bien le fils de son père ! J'étais prêt à parier que la seule mine qu'avait réussi à faire partir le vieil Arawa était celle-là même qui l'avait envoyé ad patres. Quelle bande de rigolos ! Il n'y en avait pas un pour rattraper l'autre. Gavalardo,

Draguélev, Pourrichier, Leroidec, Filoutti, tous à mettre dans le même sac et scrougnouf et brougnouf...

J'en étais encore à bougonner dans ma barbe quand je réalisai que Moïse, le chauffeur du bull, attendait que je dégage la voiture pour prendre ma place.

S'imaginait-il qu'on allait encore lui tailler la place du Champ de Mars pour aller le chercher en bas du ravin ? Pensait-il que la roche avait molli pendant la nuit ou que Riton lui avait fait une telle peur avec ses pétards qu'elle allait vite s'éparpiller en excuses en voyant le bull approcher ? Comme vous le voyez, je n'étais pas à prendre avec des pincettes.

Et c'est à ce moment précis que je faillis croire aux miracles. Le bull s'approcha de la paroi, Moïse mit les gaz et la roche lui ouvrit un chemin comme la mer Rouge au fur et à mesure que le bull avançait.

J'avais déjà vu cela dans les dessins animés, mais en vrai cela faisait encore plus d'effet. Sans esbroufe, la mine de Riton avait fait du beau travail. Plus la mine s'entend de loin, plus elle a brassé de vent et inversement, disait le vieil Arawa, qui s'y entendait. Tout le monde sait cela mais je l'avais oublié un instant.

Un vrai génie, ce Riton, et sûr de lui avec ça : pas un gravier n'était tombé sur la voiture, à dix mètres des tirs. Ce n'était pas le genre à jeter l'énergie par les fenêtres, tout avait été consommé sur place. Je l'aurais embrassé, s'il ne m'en avait pas tant imposé. Et c'était ce génie que cette pimbêche d'Anita Mouchardasse te vous menait par le bout du nez en tordant le sien ? Des perles à des cochons, vraiment !